

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Tirant le Blanc, modèle et repoussoir du Quichotte

Dans le chapitre VI de la première partie du Don Quichotte, publiée en 1605, Nicolas le barbier et le licencié Pero Pérez, curé de la paroisse, profitent du sommeil de l'ingénieux hidalgo, tout perclus après avoir été rossé par des marchands, pour procéder à l'autodafé de ses chers livres de chevalerie. Mais le curé...

MAURICE MOURIER

JOANOT MARTORELL

TIRANT LE BLANC

trad. du catalan par Jean-Marie Barbera

préface de Mario Vargas Llosa

Anacharsis éd., 989 p., 30 €

...qui est tout de même, par rapport aux bouseux de la Manche, une manière d'intellectuel, refuse d'accomplir ce crime contre les amours livresques de Don Quichotte sans examiner soigneusement chaque volume. Et voilà que soudain il pousse un cri : « Dieu me protège ! (...) *Tirant le Blanc* est donc ici ! (...) À la vérité, mon compère, par le style, c'est le meilleur livre du monde. »

Tirant le Blanc : les aventures de ce preux et pieux chevalier breton, héritier de la lignée de Roque-Salée, et ainsi nommé d'après sa mère, qui s'appelait Blanche, ont paru à Valence en 1490, à titre posthume, l'interminable récit ayant été poursuivi par un autre auteur catalan, Marti Johan de Galba, après la mort du belliqueux Martorell (1468). Mais c'est en espagnol et en italien qu'elles eurent leur heure de gloire en Europe au XVI^e, puis surtout au XVII^e siècle en France, où la première traduction (par le comte de Caylus) ne date pourtant que de 1786.

Le côté « choses vues »

Et aujourd'hui, que tirer de ce monument d'un autre âge ? Eh bien ! beaucoup, à condition de se cramponner aux mille pages serrées de ce texte dont, comme le dit gentiment Vargas Llosa dans sa préface de 2003, « les discours et les dialogues des personnages – souffrant tous d'écholalie et de logorrhée, tout comme le narrateur – peuvent être excessifs ».

Mais revenons au jugement du bon curé de la Manche, porte-parole de Cervantès. Sa finesse littéraire est telle qu'on n'a qu'à se laisser guider par lui. Il glose immédiatement son appréciation hyperbolique du style de Martorell (« le meilleur livre du monde ») par les remarques suivantes, qui éclairent les raisons singulières de son enthousiasme : « Les chevaliers y mangent, y dorment et y meurent dans leurs lits, et y font testament avant leur mort,

avec toutes ces choses qui manquent aux autres livres de ce genre. »

Faisons la part de l'ironie de Cervantès, qui souligne indirectement la bonhomie terre-à-terre de son personnage, tout en fournissant au lecteur une clé critique pertinente au texte. Le mérite le plus éclatant de Martorell, c'est en effet le côté « choses vues » de *Tirant le Blanc*. Véritable tableau des mœurs de la chevalerie au moment même où le tournant décisif de la guerre de Cent Ans (Azincourt, 1415) a déjà signé sa perte, tout le début du roman se déroule en Angleterre qui, dans la première moitié du XV^e siècle, pouvait apparaître comme le vainqueur du conflit et le futur leader (intellectuel, politique, économique) de l'Europe, malgré la mort d'Henri V sept ans seulement après son triomphe militaire (1422). En 1431, Henri VI, successeur de son père, est couronné roi de France à Paris tenu par les

Les braves bouteurs de lances

Bourguignons. En 1445, il épouse dans son pays Marguerite d'Anjou, fille du roi René. Or Martorell s'est rendu auprès du souverain Plantagenêt à cette époque, pour le prier de régler un différend qui l'opposait à un de ses cousins. Il a assisté en personne aux cérémonies somptueuses du mariage royal, qui mobilisèrent tous les princes de la Chrétienté européenne et durèrent un an au cours duquel des nantis joutèrent, dansèrent et se gobergèrent aux frais de leurs hôtes.

Le narrateur des deux cents pages « anglaises » qui ouvrent le texte, les plus passionnantes de l'ensemble, fait donc de *Tirant le Blanc*, gentilhomme breton sans fortune que la seule valeur de ses muscles, un peu de jugeote et de ruse, une chance constante surtout, sacreront un jour Grand Capitaine de l'Empire grec, le témoin privilégié d'un univers clos où la fréquence et la richesse des tournois permettent d'acquérir une réputation colportée jusqu'aux limites du monde chrétien.

« Dans la fertile, riche et délicieuse île d'Angleterre », comme dit le texte, les braves bouteurs de lances, réunis par le goût du luxe, du lucre et de la fête, profitent à leur façon sportive et brutale d'une de ces plages de paix où se repose alors la fine fleur de la chevalerie entre deux sacs de villes et autres engagements

d'une guerre si longue qu'elle est devenue l'horizon banal de leur existence autrement oisive. Et que font les chevaliers quand ils se délassent des batailles réelles ? Ne sachant rien de plus divertissant, ils se battent comme des chiens dans la lice afin de conquérir les suffrages des « dames et demoiselles » qui octroient les prix de la curée, et aussi de rafler les dépouilles (armures, armes, chevaux) hors de prix des vaincus, ainsi que l'or que doivent déboursier ceux qui, allongés dans la poussière, choisissent de payer rançon plutôt que de se laisser trucher d'une estocade de poignard dans l'œil (très joli coup, très apprécié des donzelles). Car le seul spectacle vraiment épatant de ces rencontres est le combat dit « à toute outrance », c'est-à-dire à mort, qui apporte renommée et avantages collatéraux au vainqueur, tandis que l'autre, profondément humilié, surtout s'il est roi de quelque chose, préfère souvent qu'on le saigne comme un porc plutôt que d'affronter le déshonneur.

« Ah! le bon temps que ce siècle de fer », dirons-nous pour user d'un vers célèbre de Voltaire tout à fait sorti de son contexte. Ce volet initial des aventures de Tirant, sorte de reportage d'une authenticité crue sur ces temps que les médiévistes d'aujourd'hui nous dépeignent fréquemment avec des clapements de langue, mériterait d'être inscrit au

Une sorte de reportage

programme de toutes les écoles, où il complèterait heureusement l'admirable *Lancelot du Lac* de Robert Bresson, dont la poésie et le sens du mystère (puisés dans Chrétien de Troyes, antérieur de quatre siècles à Martorell) s'enlèvent avec honnêteté sur une description naturaliste de l'horreur sanguinaire où baignaient les exploits de la Table Ronde. Il est vrai qu'à cette horreur spectaculaire Bresson oppose la survie obscure du petit peuple réfugié au fond des laies forestières, et totalement absent du monde de Martorell (au fil de l'immense saga de *Tirant*, on ne voit surgir les manants qu'à l'extrême fin, quand leur foule indifférenciée se presse à Constantinople pour pleurer le chevalier mort).

En revanche, l'alliance du sabre et du goupillon, consubstantielle à la chevalerie, s'illustre, dans ces prémices de la carrière de *Tirant*, avec

une naïveté réjouissante et là aussi nous sommes dans le domaine du reportage le plus éclairant. Car l'idole du jeune chevalier, un certain Guillaume de Warwick, fait son éducation et lui enseigne les règles canoniques de son « métier » en un moment où, retiré du monde et devenu, dans le verdoyant ermitage qu'il ne quitte que pour quelque fait d'armes anonyme (l'armure permet cette clandestinité), un authentique saint de vitrail, ledit Guillaume passe le reste de ses jours en prières. Avidement cependant qu'on lui raconte les fastes de la cour et curieux comme une chèvre des potins de tournoi, il ne se montre nullement avare en conseils pieux prodigués aux apprentis chevaliers afin qu'ayant accompli un jour « une bonne fin » ils s'assurent une place à la droite du Père.

C'est dans cet esprit de sagesse, de retenue et

mahométane des claques très méritées et que Dieu, en terre d'Orient, fasse un charmant miracle : sur le champ de bataille, enfermés dans leurs boîtes de conserve souillées de boue, tous les cadavres se ressemblent. Comment donc reconnaître et ensevelir les bons sans avoir à désengoncer toute cette quincaillerie ? Le Dieu de miséricorde y a pourvu, en faisant puer les seuls Turcs. À leur odeur de sainteté, on repère infailliblement les Chrétiens.

Tirant, chevalier parfait, anticipe alors Superman. Devenu illustre après ses succès anglais, il sauve Rhodes attaquée par les Maures alliés aux traîtres Génois (avec qui les commerçants de Catalogne entretenaient les plus mauvais rapports), marie l'héritier du trône de France avec la fille du roi de Sicile, de là vole au secours des Grecs de l'Empire byzantin. Il passe un long temps à la cour du vieil



FRONTISPICE DE
L'ÉDITION DE
VALLADOLID,
1511

de bienheureuse charité chrétienne que le Roi-Ermite a élevé son garçon de huit ans, l'emmenant avec lui au combat contre les Maures et pourvoyant à son éducation comme suit : « *Le Roi (...) voulut qu'il tuât ce Sarrasin. L'enfant, plein de fougue, donna une pluie de coups d'épée jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Constatant que le Maure avait trépassé, le Roi prit le jeune enfant par les cheveux et le précipita sur le cadavre ; il l'y frotta si rudement que ses yeux et son visage étaient barbouillés de sang ; puis il lui fit mettre les mains dans les blessures. Il l'éveilla ainsi dans le sang de ce Maure. Après cela, l'enfant devint un très vaillant chevalier, vertueux...* » N'est-ce pas édifiant ?

La suite du roman, ses huit cents autres pages, n'ont pas cette saveur *sui generis* de tripaille et de merde *ad maiorem Dei gloriam*, encore qu'on y donne aux Turcs et autre racaille

empereur, séduit sa fille Carmésine qui refuse néanmoins de se donner à lui. Puis il part du Bosphore chercher des appuis pour la cause grecque, mais sa galère est entraînée par la tempête et finit par échouer sur la côte de Berbérie où il se retrouve prisonnier. Bien qu'esclave, il assure la victoire de ses maîtres maures contre leurs ennemis, ce qui lui vaut d'être libéré et de convertir tout le monde à la vraie foi (l'avidité de ces infidèles pour le baptême est incroyable). Enfin, rentré en Asie Mineure avec une flotte considérable, il l'emporte sur les Turcs et le Sultan par la guerre mais aussi la négociation et l'usage diplomatique du pardon.

Harassé, le meilleur des chevaliers chevauche vers Constantinople délivrée pour y convoler en justes noces avec Carmésine. Las ! une maladie soudaine le terrasse. Il ne consumera pas son mariage (gagnant peut-être ainsi,

après Galaad, la palme de la pureté, mais le texte ne le dit pas). Carmésine et son père l'Empereur périssent de chagrin. La « vieille » impératrice (elle a tout au plus quarante ans) fait coiffer la couronne à Hippolyte, son jeune amant secret : une fin peu morale du roman, où le bonheur, au moins terrestre, échappe à la vertu, dans son étrangeté abrupte, ravive l'intérêt du lecteur, qui languissait un peu. Est-ce un ajout du second auteur ? Les notes, là-dessus, sont muettes.

*La précision dans
la peinture des mœurs*

Venons-en à l'essentiel. Tout au long de l'épisode byzantin, qui occupe les trois quarts du livre, nous abandonnons rarement l'intérieur du palais impérial, où se nouent et se dénouent les intrigues amoureuses, où Plaisirdemavie, une des piquantes « demoiselles » de la jeune infante – quatorze ans toutes deux et la langue également bien pendue – s'efforce par divers moyens, mais toujours en vain, d'amener Tirant à ravir nuitamment la virginité de sa maîtresse (une des leçons du livre, à lire entre les lignes, ne serait-elle pas, ainsi, pré-renaissante : « Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain... » ?)

Tout cela est bien plaisant, mais là encore c'est la précision matérielle dans la peinture des mœurs qui attache le plus le lecteur, et tel détail, par exemple, conditionnant tout le reste : dans ces châteaux du Moyen Âge finissant, plus confortables pourtant que ceux de l'an mil, la promiscuité est telle, les lits de la princesse et de ses suivantes sont si rapprochés, les portes si peu sûres, qu'une jeune fille ne saurait être chatouillée par un amant potentiel que toute la maisonnée n'en soit informée illico. Chez l'empereur, on n'est jamais seul. Lui-même ne cesse de changer de pièce pour demander l'avis de Pierre, Paul ou Jacques. Les oreilles, les langues médisantes, les regards envieux ou complices traînent partout. D'individu possible, nulle part.

Un siècle après Martorell, Cervantès invente le Quichotte, la toute première incarnation, peut-être, de notre humanité à nous, les Modernes. Tous les coups d'épée du Chevalier à la Triste Figure, définitivement nôtre, touchant, empêtré et fraternel, tombent à l'eau. Jamais il ne fait couler le sang, sauf parfois le sien quand les autres, les méchants, lui tombent dessus.

Certes, comme le note Jean Canavaggio dans sa belle Introduction au volume I des *Œuvres romanesques complètes* dans la Pléiade, Cervantès fournit à Don Quichotte Sancho pour compagnon, le sauvant par là de la folie circulaire absolue. Sancho, c'est d'abord le peuple, son entrée en lice ridiculise la chevalerie, dont « le manchot de Lépante » avait côtoyé les ultimes représentants pleins de morgue sur divers théâtres guerriers.

Mais le Quichotte, figure inaugurale de la Renaissance, ne s'est contemplé un instant en preux chevalier d'autrefois dans le miroir hagiographique de *Tirant le Blanc* que pour reculer d'effroi, et prendre sur la terre ingrate de la Manche son chemin d'individu libre. Désormais sans appui sinon déjà sans Dieu, sans un dieu garant de certitudes et d'impunité éternelle en tout cas, il s'avance pour toujours sur un chemin qui n'en finit pas : solitaire, misérable, royal. |